

Essai

Numéro 124, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

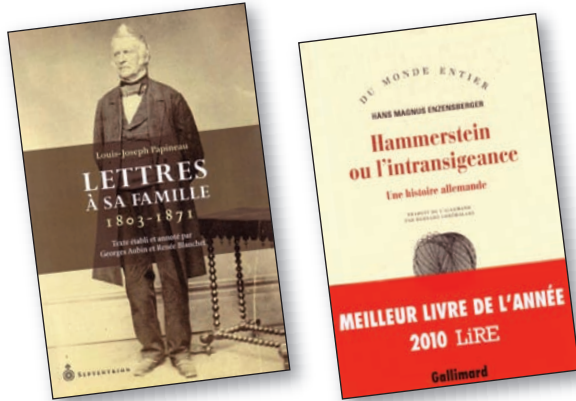
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2011). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (124), 66–71.



Louis-Joseph Papineau
LETTRES À SA FAMILLE
1803-1871

Texte établi et annoté par Georges Aubin et Renée Blanchet

Septentrion, Québec, 2011, 847 p. ; 49,95 \$

Mission impossible et pourtant accomplie. Louis-Joseph Papineau, suivi à la trace par un trio minutieux et alerte, est restitué à la fois à ses convictions et à son sens aigu de l'adaptation. Ce qu'il est en politique – capable de constance, mais rarement imprudent –, Papineau l'est aussi dans la gestion des relations familiales et l'administration de sa seigneurie de la Petite-Nation. Comme au cours des étapes précédentes, Yvan Lamonde apporte au bilan son sens de la synthèse et sa nette perception des lignes de force, tandis que le duo Aubin-Blanchet se fait un devoir et même un scrupule d'éclairer chacune des multiples interventions de Papineau.

Car c'est peut-être un des plus fascinants aspects de cet homme que son intense attention à tout le réel. Il est au fait des plus récentes théories au sujet de la vaccination (de la *vaccine*, disait l'époque), différencie tel basilic de son cousin, rassure la mère qui ne sait comment résorber une hernie abdominale chez un enfant, complète le mince revenu de son exil parisien en enseignant la botanique,

etc. Qu'on n'aille pourtant pas en conclure à une quelconque superficialité du tempérament. Plus de la moitié des 403 lettres regroupées dans ce sixième tome de la correspondance de Papineau portent, en effet, sur un objet exigeant et circonscrit : la gestion d'une seigneurie de 176 000 arpents à laquelle s'intéressent pour des raisons variables plus de 700 censitaires, locataires ou pilliers. L'enjeu est net : ou bien Papineau assainit la gestion d'un domaine dont la politique et ses aléas l'ont tenu éloigné pendant des années, ou bien c'en est fait de la sécurité d'une descendance dont Papineau porte fièrement la responsabilité. L'effort de rattrapage est fascinant à observer. Papineau presse ses collaborateurs d'appliquer la loi avec constance, mais il demeure sensible aux malheurs individuels et déroge lui-même à ses ukases. Ses lettres sont, à cet égard, d'une humanité aussi séduisante qu'imprévisible. Du ton du patron, il passe à celui du parent affectueux. Il multiplie les reproches à ses émissaires, mais se rappelle toujours en cours de route que ces intermédiaires lui sont intimement apparentés et très chers : son frère Denis-Benjamin, son neveu Joseph-Benjamin-Nicolas et le mari de la fille de Denis-Benjamin. L'exigence est souvent abrupte, le rétablissement de l'affection ne fait jamais défaut.

Plusieurs des plus substantielles mis-

sives datent de l'exil parisien. Soustrait à la trépidance politique et libéré des quémandeurs de tout poil, Papineau prend le temps de s'expliquer, de nuancer, de comparer l'Europe et les États-Unis, d'expliquer en détail les roueries du 10 Downing Street. Plus tard, peut-être la disparition de son épouse Julie marquera-t-elle, à sa manière, un autre changement de ton, comme si Papineau s'efforçait à la gaieté, à l'humour et à la galanterie pour mieux apaiser sa solitude.

Un chantier se ferme : grâce à l'indéfectible professionnalisme d'une petite équipe, le Québec peut enfin presque tout savoir d'une de ses plus impressionnantes figures.

Laurent Laplante

Hans Magnus Enzensberger
HAMMERSTEIN OU
L'INTRANSIGANCE

UNE HISTOIRE ALLEMANDE

Trad. de l'allemand par Bernard Lortholary
Gallimard, Paris, 2010, 392 p. ; 44,50 \$

Au moment où Hitler prend le pouvoir en 1933, Kurt von Hammerstein est le grand patron de l'armée allemande. Après son élection à la chancellerie, c'est chez lui, dans ses appartements de fonction, que Hitler brosse pour la première fois les grandes lignes de sa politique. Ce général issu de la vieille noblesse prussienne savait voir clair dans les hommes et lire dans les événements. Jamais il ne fut dupe de l'homme et du régime qu'il avait contribué à installer à la chancellerie. Il en avait sous-estimé la bassesse. « Sa posture intellectuelle, liée au fait qu'il avait globalement une mentalité de *grand seigneur*, ne pouvait que faire de lui d'emblée un adversaire résolu des nationaux-socialistes tapageurs », dit de lui son biographe Hans Magnus Enzensberger.

À ses yeux pourtant, vu l'état de déliquescence politique où se trouvait plongée l'Allemagne de Weimar, seul Hitler était envisageable comme chancelier. « Tout autre choix ne pouvait qu'entraîner la grève générale, voire la guerre civile, et du coup une intervention extrêmement inopportune de l'armée à l'intérieur et

Avec *La rivalité Canadien-Nordiques*, Steve Lasorsa veut évaluer la signification historique et nationaliste d'un affrontement symbolique qui passe par le sport. En faisant de la bagarre générale du Vendredi saint l'événement-clé de la rivalité entre Montréal et Québec au hockey, l'auteur plaide, avec raison, pour un examen des passions populaires. Toutefois, l'essai accumule les imprécisions, les lieux communs, les formules creuses, les erreurs, les jugements à l'emporte-pièce, sans perspective réellement historique. À lire l'auteur, tous les Québécois, sans exception, ont été happés par la confrontation sportive (comme si les indifférents au hockey n'existaient pas), les années 1980 sont une époque de « ferveur nationaliste », le choix d'une équipe (et de son chandail) détermine une position constitutionnelle. La thèse défendue par l'auteur n'est pas nouvelle ni originale, mais elle a son mérite : le conflit entre le Canadien et les Nordiques dépasse l'enjeu sportif et canalise les oppositions entre les postures politiques de la population québécoise. La rivalité serait alors un lieu de déplacement des conflits d'appartenance, bien que l'auteur ne s'intéresse nullement à comprendre la nécessité et les circonstances de ce déplacement symbolique. Pour défendre sa thèse, l'historien s'inspire des journaux de l'époque, des témoignages des joueurs et des participants, mais sans consulter les analyses politiques québécoises existantes. Pire, le contexte est peu pris en compte (au hockey, dans le sport nord-américain, dans les autres domaines culturels, notamment médiatiques). Tout se passe comme si la rivalité n'avait qu'une signification nationaliste, alors que la compétition entre les villes de Québec et de Montréal est présente depuis l'essor de l'Amérique française, et qu'une bagarre entre deux frères ontariens (les Hunter) n'est pas la base idéale pour saisir une facette du néo-nationalisme post-référendaire. La rhétorique guerrière des journalistes est certes mise en évidence, mais Lasorsa en abuse à son tour, comme s'il y avait une complaisance dans son propos à outrer les antagonismes politiques et la valeur symbolique d'une bagarre générale, dont au final il ne parle pas.

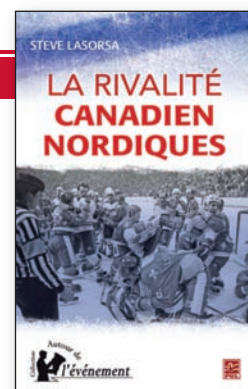
L'essai de Lasorsa veut signaler la force symbolique du hockey, mais il le fait en postulant qu'un essai sur le sport doit être amusant et bourré de métaphores fades concernant le jeu (comme cette table des matières calquant la périodisation du jeu : ô combien original !). Les phrases incomplètes sont légion, les erreurs grammaticales abondent, les approximations tiennent lieu d'argumentation, les redites apparaissent partout et les faits en prennent parfois pour leur rhume (le fédéralisme devenant un sous-genre du nationalisme ; l'arrivée de joueurs anglophones est datée de la faillite des Maroons, alors qu'elle a lieu beaucoup plus tôt, etc.). Cet essai n'est pas celui qu'on attendait pour comprendre un épisode marquant de l'histoire québécoise contemporaine.

Michel Nareau

Steve Lasorsa

LA RIVALITÉ CANADIEN-NORDIQUES

Presses de l'Université Laval, Québec, 2011, 140 p. ; 19,95 \$



contre deux côtés, contre les nationaux-socialistes et contre la gauche. » À l'époque, un sentiment d'impuissance généralisé poussait la plupart des gens vers le radicalisme. « Protection et sécurité leur paraissent ne plus pouvoir être assurées que par des organisations comme le Parti communiste, le Parti nazi, le Reichsbund ou les SA. » Une participation des nationaux-socialistes au gouvernement lui parut donc comme un moindre mal. Cet esprit modéré succombait à l'illusion commune selon laquelle « en 'attellant' Hitler et son parti à une responsabilité gouvernementale, on pourrait les lier, les diviser,

les 'domestiquer' ». Cette erreur d'appréciation ne fut suivie, chez lui, d'aucune compromission.

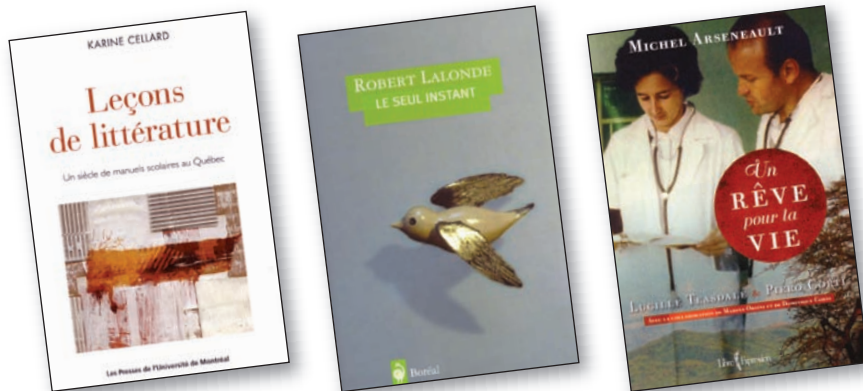
Ce sont ses enfants, en particulier ses filles aînées, qui s'opposent le plus activement et le plus courageusement au régime nazi en rejoignant la résistance communiste. Un fils cadet, Ludwig, participera également au complot qui mènera à l'attentat raté du 20 juillet 1944 contre Hitler. Opposition circonstancielle, mais aussi de conviction politique. D'ailleurs, longtemps après la fin des hostilités, sa fille Marie-Louise restera fidèle à ses engagements et choisira de s'établir en RDA

pour y poursuivre son rêve d'une dictature du prolétariat.

C'est à partir de rapports de la police secrète, de comptes rendus d'interrogatoires, de procès-verbaux, de mémoires et de souvenirs que l'auteur reconstitue le destin des Hammerstein. En retraçant le parcours de cette extraordinaire famille, Hans Magnus Enzensberger a mis en lumière et condensé toutes les contradictions de la tragédie allemande du XX^e siècle. L'ouvrage, abondamment illustré, a été choisi comme meilleur livre de l'année 2010 par la rédaction du magazine *Lire*.

Yvon Poulin ►

manuels scolaires, essai littéraire, biographie



Karine Cellard
LEÇONS DE LITTÉRATURE
UN SIÈCLE DE MANUELS SCOLAIRES
AU QUÉBEC

Presses de l'Université de Montréal,
Montréal, 2011, 391 p. ; 34,95 \$

De l'*Histoire de la littérature canadienne* (1874) d'Edmond Lareau à l'*Histoire de la littérature québécoise* (2007) de Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafargue, nombreux sont les tableaux, panoramas et autres études synthétiques sur le sujet. Karine Cellard a retenu de cet ensemble particulier douze manuels utilisés dans les établissements scolaires en vue d'examiner le discours pédagogique sur l'histoire littéraire québécoise, dont elle procède à « la lecture [...] comme *texte* » ; d'où l'utilisation abondante des concepts de mise en intrigue ou en récit, de structure ou de configuration narrative, de stratégie discursive, d'organisation temporelle, de posture d'énonciation... Karine Cellard suit ainsi « la lente consolidation d'une tradition d'interprétation du corpus national et les variations importantes qui ont marqué les visées identitaires, civiques ou culturelles de cet enseignement ». Elle note au passage les influences et les modèles (français) suivis, rappelle le contexte scolaire dans lequel s'inscrivent les

manuels convoqués et fait état du développement de la critique et de la recherche universitaire au fil des ans.

La traversée panoramique de Karine Cellard va de la description de la « triple inspiration française, nationale et catholique » du *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* (1918 ; remanié en 1930 et en 1939) de Camille Roy à l'analyse de la fonction critique cédant son rôle à l'histoire dans les trois manuels publiés en 1996 dans la foulée de la « réforme Robillard » (1994), soit ceux de Michel Laurin (*Anthologie de la littérature québécoise*), de Heinz Weinmann et Roger Chamberland (*Littérature québécoise des origines à nos jours*) et de Luc Bouvier et Max Roy (*La littérature québécoise du XX^e siècle*). Entre les uns et les autres, l'essayiste évalue l'« idéologie implicite du consensus social » du *Précis d'histoire littéraire* (1928) des Sœurs de Sainte-Anne, et l'approche humaniste de Samuel Baillargeon dans sa *Littérature canadienne-française* (1957), de Roger Duhamel dans son *Manuel de littérature canadienne-française* (1967) et de Paul Gay dans *Notre littérature, Guide littéraire du Canada français (...)* (1969). Elle expose de même les méthodologies variées de l'*Histoire de la littérature canadienne-française par les textes* (1968) de Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent,

et de l'*Histoire de la littérature française du Québec* (1967-1969) publiée en quatre volumes sous la direction de Pierre de Grandpré.

Malgré un échenillage incomplet, repérable notamment lors de voyantes coquilles et dans des graphies onomastiques erronées (par exemple Luc Lacoursière [huit fois], David Haynes [neuf fois], Gustave Lanctôt, Jean-Pierre Hudon, pour Jean-Paul), l'ouvrage de Karine Cellard affiche une qualité de contenu indéniable et l'on comprend que la thèse de doctorat qui en est l'origine ait obtenu le Prix d'excellence 2008 de l'Association des doyens des études supérieures au Québec.

Jean-Guy Hudon

Robert Lalonde
LE SEUL INSTANT

Boréal, Montréal, 2011, 114 p. ; 17,95 \$

Je relis pour la troisième fois *Le seul instant* de Robert Lalonde et, pour la troisième fois, je ne sais sous quel angle rendre compte de ma lecture. Non que le livre me déplaise – bien au contraire, le plaisir des mots étant ici prolongé par celui des pastels et des aquarelles que nous offre l'auteur –, mais il me laisse chaque fois avec une impression empreinte de plénitude et d'évanescence. Dès que je crois m'en saisir, il m'échappe à nouveau. Instant fuyant, échappant à la linéarité du temps. Et je reprends ma lecture, parfois au début, mais le plus souvent au gré de l'humeur du moment, mon regard se posant sur telle aquarelle ou tel pastel qui cherche à fixer la fugacité de petits éblouissements quotidiens qui s'opèrent sous nos yeux, le plus souvent à notre insu. C'est peut-être, tout compte fait, la seule façon d'aborder ce livre : nous rendre à notre tour disponible, présent à ce que l'auteur traque et dévoile sous nos yeux.

Dans ce livre d'à peine cent pages où Sainte-Cécile-de-Milton se transforme en Walden, où Lalonde se décrit lui-même comme l'ermite et l'anachorète des lieux, non sans nous rappeler qu'il ne peut totalement parvenir à une telle extraction sociale, le lecteur est aussitôt subjugué par la présence au monde qui l'habite, par

Voyage à Compostelle

Le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle connaît une popularité sans précédent depuis les années 1990. En témoigne tout particulièrement le nombre de mises en récit de cette marche pèlerine. Avec la fin du XX^e siècle, en effet, voit le jour une nouvelle pratique d'écriture à laquelle s'adonnent, bien souvent en dilettantes, des pèlerins qui souhaitent témoigner de leur expérience. De 1997 à 2010, près d'une trentaine de récits de pèlerins québécois ont été édités. Le dernier à paraître, *Compostelle, le chemin de la sérénité*, se distingue et se rapproche à la fois de la plupart de ces récits. D'une part, on n'y retrouve pas, comme dans certains ouvrages précédents, l'approche du guide qui entend fournir aux futurs pèlerins de multiples informations et recommandations d'usage (distances à parcourir, équipement à prévoir, etc.) pour bien réussir leur pèlerinage. On n'y retrouve pas vraiment non plus la perspective culturelle consistant à rappeler les légendes et à décrire les vestiges historiques et religieux qui jalonnent le Chemin, ni le discours critique, voire iconoclaste, au sujet de cette voie sacrée et millénaire qui aurait perdu un peu de sa mysticité. En revanche, l'auteur ne manque pas de relater les événements et de décrire les paysages qui marquent son quotidien sur le Chemin, le tout accompagné de quelques réflexions et impressions personnelles suscitées par cette expérience de marche intensive. Dans une certaine mesure, c'est à une « marche de santé de l'âme » qu'il nous convie, à « une profitable leçon d'adaptabilité » sur un « chemin expurgé de toute autre forme d'obligation que celle de savourer le moment présent ». Il s'agit de retrouver un paradis perdu non pas tant dans un lieu physique proprement dit, mais plutôt à l'aide d'un état de conscience qui exige de cultiver « le jardin des pensées positives » et « ces petits instants qui, au cœur de la routine, font fleurir ce privilège incomparable de se sentir vivant ».

Le tombeau de saint Jacques est peut-être vide, comme le laissent entendre certains théologiens, mais qu'à cela ne tienne, chaque pèlerin est appelé à le remplir à sa façon. Celle d'André Raymond consiste manifestement à tableur sur une bonne humeur indéfectible quels que soient les aléas du Chemin. Son récit aborde peu la portée culturelle, historique et légendaire du *Camino* pour se centrer plutôt sur la quête de sérénité du pèlerin qui le parcourt. « Et moi, que rapporterai-je du Champ des Étoiles ? J'en ai une bonne idée... quelque chose comme sourire à la vie sous toutes ses formes. » Bien qu'un peu répétitif par moments, le propos de Raymond ne manque pas de subtilité et d'humour et donne parfois lieu à des images aussi évocatrices que pittoresques.

Pierre Rajotte

André Raymond

COMPOSTELLE, LE CHEMIN DE LA SÉRÉNITÉ

Bertrand Dumont, Boucherville, 2011, 219 p. ; 21,95 \$



la quête quotidienne d'appréhension et de compréhension des éléments qui le composent et qui, le plus souvent, échappent au regard, trop pressés que nous sommes à agir, à être en mouvement plutôt qu'à l'écoute. Lalonde épouse ici, à sa façon, la démarche de Thoreau et d'Annie Dillard, empruntant tour à tour leurs mots, comme ceux de tant d'autres écrivains, philosophes, poètes, scientifiques, peintres, pour mieux circonscrire sa propre pensée, sa propre démarche d'écrivain, et tenter, à leur suite, de saisir la lente marche de l'univers. « Si je lâche la plume, écrit Lalonde, tout s'arrête : je ne suis vivant que lorsque je suis témoin. Et je ne suis témoin qu'en écrivant. » Le

propos de Lalonde s'inscrit ici dans un parfait dialogue avec celui d'Annie Dillard et de son lumineux recueil de textes *En vivant, en écrivant*.

Indissociable de la démarche adoptée ici par Robert Lalonde, l'importance du regard, de la vision, celle qui en un seul instant fait jaillir ce qui se dérobaient jusqu'alors à la vue, à l'intelligence à la fois cognitive et sensorielle. Au fond, nous rappellent tous les passeurs de mots et de sens auxquels s'allie Robert Lalonde, le seul instant qui compte n'est autre que celui où nous prenons pleinement conscience de notre présence au monde, et y trouvons sagement la seule justification qui vaille.

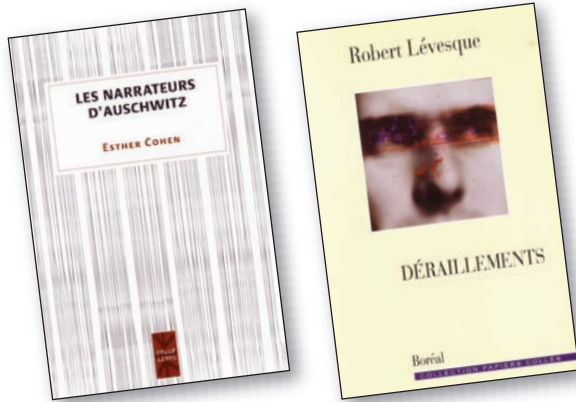
Jean-Paul Beaumier

Michel Arseneault
LUCILLE TEASDALE & PIERO CORTI
UN RÊVE POUR LA VIE

Libre Expression, Montréal, 2011,
382 p. ; 32,95 \$

Michel Arseneault est journaliste indépendant. Il a déjà publié, en 1997, une première édition d'*Un rêve pour la vie*, qui a été revue et mise à jour pour la présente parution. Pour son ouvrage, il a pu consulter la correspondance privée de ses deux héros ainsi que les archives de leur hôpital. Il a également interviewé plusieurs personnes qui les ont connus. Surtout, il a eu la chance de partager leur quotidien lors de deux séjours en Ouganda, au début

Holocauste, Robert Lévesque



des années 1990. Tout cela lui a permis de nous donner un récit bien documenté et très détaillé de leur vie et de leur œuvre si extraordinaires.

C'est en 1961 que les docteurs Lucille Teasdale et Piero Corti sont arrivés en Ouganda, à l'hôpital Lacor, tenu par quelques religieuses. Grâce à leur travail, leur courage et leur renoncement, ils ont réussi à faire de cet endroit un établissement efficace où, comme ils le souhaitaient, sont soignées le plus de personnes possible, le mieux possible et au moindre coût. Cela ne s'est pas fait sans difficultés, loin de là. Pendant de nombreuses années, la guerre civile qui perdurait en Ouganda a créé un climat de terreur, en particulier dans le nord du pays, où se trouve l'hôpital Lacor. À maintes reprises, les rebelles s'en sont pris à l'hôpital, à ses patients et à son personnel. Malgré tout, Lucille et Piero ont persévéré dans leur mission. Il y a eu des périodes de découragement, mais jamais ils ne se sont résolus à fermer définitivement leur hôpital et à quitter l'Ouganda pour de bon. Comble de malchance, la docteure Teasdale a contracté le sida au cours d'une intervention chirurgicale, en 1979. En a donc dû se battre pendant des années contre les maladies opportunistes. Heureusement que les encouragements sont venus. En 1986, Lucille Teasdale et Piero Corti se sont vus décerner le prix Sasakawa par l'O.M.S. En 1991, Lucille Teasdale a été décorée de

l'Ordre du Canada et en 1995, elle a reçu l'Ordre national des Québécois. En 1995, une importante société scientifique italienne a décerné aux deux médecins le prix Feltrinelli, accompagné d'une importante bourse.

Comme l'espéraient ses deux fondateurs, l'hôpital Lacor leur a survécu et est même devenu le plus important employeur du nord de l'Ouganda. Sa pérennité est assurée par deux fondations, l'une italienne et l'autre canadienne.

Gaétan Bélanger

Esther Cohen

LES NARRATEURS D'AUSCHWITZ

Trad. de l'espagnol par Yael Weiss Solis
Presses de l'Université de Montréal,
Montréal, 2010, 198 p. ; 24,95 \$

Maints objectifs sous-tendent l'ouvrage d'Esther Cohen, le plus important étant sans doute ce « devoir de mémoire » auquel Primo Levi a consacré toute sa vie. Il est d'ailleurs l'un des auteurs abordés ici, parmi lesquels on retrouve aussi Imre Kertész, Jean Améry et d'autres « narrateurs d'Auschwitz », de même que Franz Kafka et Albert Camus. Qu'on à voir ici ces derniers ? L'un a senti dans toutes ses fibres, comme une sorte de prémonition – et ses œuvres sont là pour en témoigner –, la catastrophe qui allait changer le visage de l'Occident. L'autre a voulu que l'on n'oublie jamais. Tous, à

commencer par ceux qui ont survécu à l'Holocauste, ont dû faire face aux limites du langage. Comme le démontre la chercheuse mexicaine, la principale difficulté à laquelle s'est buté ce pressant devoir de mémoire est l'aspect inénarrable de ce qui a été vécu. Le silence et l'oubli étaient évidemment inacceptables, mais il fallait, pour arriver à dire quelque chose de cette expérience, souscrire à un mode fictionnel, à une sorte de travestissement, ce qui engendra nombre de tensions internes. Il s'agit donc ici pour l'essayiste de voir comment s'articule chez chacun ce désir de témoigner quand les mots ne suffisent pas. Un chapitre du livre, consacré à la langue du III^e Reich, nous fait comprendre de quel univers langagier sont issus les écrits concentrationnaires. Ainsi, la propagande avait appauvri la langue allemande jusqu'à rendre à peu près impossible toute rébellion par l'écrit ou par la pensée, surtout dans les camps où le langage n'était qu'ordres criés. Ceux qui réussirent à évoquer l'inénarrable sont ceux qui accepteront de réinventer le langage, quitte à faire de leur récit d'expérience une œuvre littéraire.

On peut parfois reprocher à Cohen quelques digressions, par exemple sur la moralité d'Etty Hillesum, cette diariste prisonnière des camps qui dit vivre le moment le plus beau de sa vie ; de même, son analyse du « sourire » de Kertész semble très discutable : ne pourrait-on pas voir une forme de désespoir muet de la part du Nobel ? Quoi qu'il en soit, voilà une lecture intelligente, et toujours actuelle, il faut le dire, d'œuvres essentielles de la littérature mondiale.

Judy Quinn

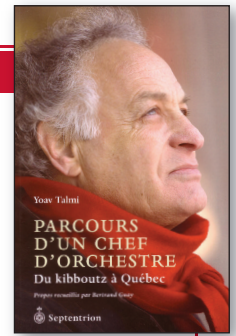
Robert Lévesque

DÉRAILLEMENTS

Boréal, Montréal, 2011, 161 p. ; 19,95 \$

Pour la passionnée de trains et de nouveaux ailleurs que je suis, le sujet de *Déraillements* était vendu d'avance, véritable invitation au voyage. Quand à l'érudition, au style rigoureux, au talent d'écriture de Robert Lévesque, tous largement reconnus malgré – ou à cause de – la réputation

Autobiographie d'un chef d'orchestre



Nonobstant les mérites de son auteur, l'autobiographie donne rarement des résultats probants. Autant, en effet, l'éloge d'un maestro convaincra s'il provient d'un observateur indépendant, autant la satisfaction même mesurée qu'exprime le maestro à propos de ses travaux laissera le public sur sa faim. Interprétés par un critique, les applaudissements du public à l'issue d'un concert valent cent fois ce que peut en dire celui qui en fait l'objet. Ce n'est pas minimiser les mérites considérables du chef d'orchestre Yoav Talmi que de regretter qu'ils ne soient pas vantés par un observateur neutre.

Car ces mérites sont considérables. Rares sont les chefs qui ont réussi, autant que celui-là, à respecter et à séduire les musiciens placés sous sa baguette. Plus rares encore peut-être sont ceux qui ont su, à la tête de l'orchestre d'une ville aux ressources moyennes, faire le plein des ressources du milieu. Qu'on songe à cet égard aux multiples collaborations entre l'Orchestre symphonique de Québec et les chœurs de la région, aux fantastiques regroupements requis pour rendre justice à Mahler, à l'ouverture d'esprit manifestée par le chef Talmi quand il s'agissait de présenter l'OSQ au Colisée, sur les plaines d'Abraham, etc. Sous le règne de Talmi, Québec avait un orchestre et le savait.

Les connaisseurs évalueront mieux que moi les révélations que Yoav Talmi a offertes au public québécois. Il n'a jamais boudé, que je sache, les œuvres classiques, mais il a osé, avec souplesse et persistance, élargir notablement le répertoire usuel. Ni Mahler, ni Sibelius, ni Bruckner n'étaient des inconnus pour les mélomanes de Québec, mais ils n'étaient pas non plus les familiers qu'ils sont devenus grâce à Talmi. La musique des compositeurs québécois modernes, qu'il s'agisse de Mercure, de Mathieu ou de Hétu, présente sans surabondance provocante, a toujours obtenu droit de cité grâce au chef Talmi.

Compositeur de la marche officielle de l'armée d'Israël, Yoav Talmi n'a jamais caché son attachement à son pays d'origine. A-t-il parfois laissé cette très légitime affection dicter ses choix de solistes ou de répertoires ? Il se peut. Quand il apprend que l'on faisait entendre *Les Préludes* de Liszt après la journée de travail dans les camps de concentration nazis, sa réaction est immédiate : « [...] jusqu'à ce jour, jamais je n'ai dirigé *Les Préludes* de Liszt ». Des années après 1945, il attendra l'aval de son père avant d'accepter les propositions qui pouvaient lui venir d'Allemagne. La mémoire a ses droits. Que Yoav Talmi révèle aujourd'hui de telles préoccupations suffit à convaincre que ses décisions furent longuement pesées par sa conscience.

Une autobiographie qui appelle et attend la biographie.

Laurent Laplante

Yoav Talmi

propos recueillis par Bertrand Guay

PARCOURS D'UN CHEF D'ORCHESTRE

DU KIBBOUTZ À QUÉBEC

Septentrion, Québec, 2011, 367 p. ; 29,95 \$

sulfureuse de l'écrivain, ils ne pouvaient qu'enrichir les histoires proposées. Ce qui fut fait et bien fait, le livre ne déçoit pas.

En quelque 30 textes où s'entrecroisent gares, voitures-couchettes et wagons-restaurants, Lévesque explore les univers de nombreux grands de la littérature, de Butor à Rimbaud, de Ferron à Ibsen, de Buies à Joyce. N'en jetez plus, la cour est pleine. En effet, plusieurs écrivains répondent à l'appel, voyageurs sur un quelconque chemin de fer, devenus sujets d'une courte aventure ferroviaire bien ramassée. « Le train filait son allure de train. Dans un reflet s'attardant sur la vitre de son

compartiment, [Michèle Desbordes] imagine le sourire de son être cher, de son gisant, un court instant. »

Lévesque a su, par son impressionnante recherche et par sa fascinante capacité à tisser des liens, recréer en quelques pages la séduction exercée par les trains sur les écrivains choisis. L'auteur connaît ses classiques : « Longtemps, Marcel Proust prit des trains de bonne heure ». Lévesque n'a pas oublié Kafka, qui ouvre et clôt l'ouvrage, autant lorsqu'il rêve d'une danseuse russe dont « le train partait tout de suite » que lorsqu'il raconte son « premier grand voyage en chemin de fer [Prague-

Zurich] ».

La troublante thématique du train et de la mort fait aussi partie de l'itinéraire. Gabrielle Roy retourne à Saint-Boniface après avoir appris la mort de sa mère et Robert Desnos monte dans un wagon à bestiaux, en route vers Auschwitz.

En 2011, Robert Lévesque était lauréat de la bourse offerte par l'Union des écrivains et écrivains québécois, laquelle inclut une résidence d'écriture à Petite-Rivière-Saint-François. Souhaitons que Charlevoix lui inspire de nouveaux itinéraires qu'il voudra bien partager.

Michèle Bernard